

**THÉORIE CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA COMMUNICATION :  
LA THÉORIE CRITIQUE DE MAX HORKHEIMER COMME CRITIQUE DE LA  
PHILOSOPHIE BOURGEOISE DE L'HISTOIRE**

Dominique Trudel, Chercheur post-doctoral,  
Department of Media, Culture and Communication, New York University

**Résumé :** *Prenant acte de différentes réflexions à propos de la crise et de la nécessaire réinvention de la critique, cet article propose de prolonger la théorie critique de Max Horkheimer en l'articulant au projet d'une nouvelle histoire des études en communication. Pour ce faire, il propose une nouvelle histoire de la théorie critique comme critique de la philosophie bourgeoise de l'histoire, laquelle sert d'ancrage à l'articulation de la théorie critique à la nouvelle histoire de la communication.*

**Mots-clés :** *École de Francfort ; historiographie ; histoire messianique ; matérialisme historique ; marxisme ; Max Horkheimer ; théorie critique ; Walter Benjamin.*

**Abstract:** *As an answer to the perceived crisis of critical theory, this article attempts to extend the critical theory of Max Horkheimer into the project of a new history of communication studies. To this end, this article proposes a new history of critical theory as a critique of the bourgeois philosophy of history that serves as an anchoring point to the articulation of critical theory with the project of a new history of communication studies.*

**Keywords:** *Frankfurt School; historiography; messianic history; historical materialism; marxism; Max Horkheimer; critical theory; Walter Benjamin.*

En 2004, dans une intervention devenue célèbre, Bruno Latour observait que les approches critiques, comprises métaphoriquement comme des « armes », étaient désormais aux mains de nouvelles armées contre-révolutionnaires. Loin de constituer une avant-garde éclairée, la critique universitaire serait aujourd'hui impuissante, complètement dépassée par les événements et l'objet des récupérations les plus perverses et inattendues. Que l'armée israélienne réinvente aujourd'hui ses stratégies à partir de Deleuze et de Debord – discutant espace lisse, espace strié et dérive psychogéographique (Weizman, 2006) – donne à la métaphore de Latour une inquiétante justesse. Faudrait-il alors conclure, à l'instar de Latour (2004), que les théoriciens critiques mènent les guerres d'aujourd'hui avec les armes d'hier, que l'histoire les a finalement disqualifiés, après une course aux armements qui a vu triompher les forces de la récupération?

D'autres partagent la préoccupation de Latour, spécialement dans le champ des études en communication. Un important colloque se déroulait récemment sous le thème *Où (en) est la critique en communication?*<sup>1</sup>, signe que la critique se cherche et que certains, peut-être, la cherchent. Si le renouvellement de la théorie critique est nécessaire, car comme le disait Debord, « les théories ne sont faites que pour mourir dans la guerre du temps » (2006, p. 1354), une des prémisses de cet article consiste à réfuter la temporalité inhérente à certains discours insistant sur la « crise » et le nécessaire « renouvellement » de la critique, qui, à l'instar de Latour, mettent en scène une temporalité simpliste, comme si la critique était en retard sur les événements ou passée de mode. À ce jeu du renouveau constant et de l'obsolescence programmée, qui place la théorie critique à la remorque de la réalité, la critique ne peut que perdre. En effet, cet agenda est celui de la sociologie empirique, dont Horkheimer (1993) raillait la tendance à baptiser « théorie » la présentation systématique des faits : « pareille théorie manque de réflexion sur soi, elle est stupide ». Quant à elle, la théorie critique, dans la tradition du matérialisme historique, est réflexive, c'est-à-dire, pour reprendre la fameuse expression de Marx, qu'elle a une conscience

---

<sup>1</sup> Le colloque, organisé par le GRICIS (Groupe de recherche interdisciplinaire sur la communication, l'information et la société), s'est déroulé à Montréal les 7 et 8 mai 2012.

aiguë et s'élabore « dans des conditions directement données et héritées du passé » (1851, p. 13). Depuis les conditions données qui sont les siennes et qu'il hérite de l'histoire, le théoricien critique se tourne vers le passé, qu'il redécouvre nécessairement d'une manière nouvelle. En proposant une conception « messianique » de l'histoire, c'est Benjamin qui a le mieux exprimé le potentiel révolutionnaire de la théorie critique redécouvrant sans cesse l'histoire depuis une perspective singulière :

L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide, mais le temps saturé d'« à-présent ». Ainsi, pour Robespierre, la Rome antique était un passé chargé d'« à-présent », qu'il arrachait au continuum de l'histoire. La Révolution française se comprenait comme une seconde Rome. Elle citait l'ancienne Rome exactement comme la mode cite un costume d'autrefois. La mode sait flairer l'actuel, si profondément qu'il se niche dans les fourrés de l'autrefois. Elle est le saut du tigre dans le passé. Mais ceci a lieu dans une arène où commande la classe dominante. Le même saut, effectué sous le ciel libre de l'histoire, est le saut dialectique, la révolution telle que la concevait Marx (Benjamin, 2000, p. 439).

Dans les conditions actuelles, à l'heure du renouvellement nécessaire de la critique, comment les chercheurs critiques en communication peuvent-ils se tourner vers le passé afin d'y identifier « le signe d'une chance révolutionnaire dans le combat pour le passé opprimé? » (Benjamin, 2000, p. 441). Quel « blocage messianique » (Benjamin, 2000) – court-circuit entre un passé opprimé et les enjeux contemporains – est-il aujourd'hui possible d'opérer<sup>2</sup>?

Telles sont les questions que cet article, qui prolonge une conférence prononcée à l'occasion du colloque *La pensée critique en communication après*

---

<sup>2</sup> Comme le souligne Martin Jay, la théorie critique « croyait en la présence de l'universel dans des phénomènes historiques spécifiques qui pouvaient être, comme des monades, en même temps universels et particuliers » (1977, p. 104). Le geste critique consiste à identifier la résonance de l'universel dans les phénomènes historiques spécifiques afin de faire exploser le continuum spatio-temporel.

*la fin de... la Fin de l'histoire*, tente d'explorer, à la fois dans leurs dimensions théoriques, historiques et pratiques. Pour ce faire, cet article propose d'abord un nouvel aperçu de l'histoire de la théorie critique en se concentrant surtout sur la genèse de celle-ci dans le travail d'Horkheimer, chez qui la théorie critique a pour objet premier la philosophie bourgeoise de l'histoire à laquelle elle tente de se substituer<sup>3</sup>. La théorie critique se présente ainsi comme une philosophie de l'histoire alternative dont le potentiel révolutionnaire peut aujourd'hui être réactivé. En tant que philosophie et épistémologie de l'histoire alternative, la théorie critique est ensuite mobilisée afin de reconstruire le projet d'une « nouvelle histoire » des études en communication (Pooley, 2008 ; Park et Pooley, 2008). Toutefois, dans la mesure où l'élaboration d'une nouvelle histoire de la communication constitue la motivation première de l'auteur de cet article (telles sont, pour paraphraser Marx, ses conditions directement données et héritées du passé qui informent son rapport au passé), l'histoire de la théorie critique est également l'objet de cet article, qui propose une nouvelle histoire d'une approche – la théorie critique – située au cœur des études en communication. La théorie critique constitue ici ce passé chargé d'« à-présent » dont l'historien matérialiste s'approche.

Ainsi, cet article cherche à articuler deux démarches (théorie critique et nouvelle histoire de la communication) en proposant deux reconstructions historico-théoriques distinctes, soit la théorie critique en tant que critique de la philosophie bourgeoise de l'histoire (et élaboration d'une démarche historique alternative) et la nouvelle histoire de la communication en tant qu'elle s'élabore à partir de la théorie critique, comprise en tant que philosophie et épistémologie matérialiste de l'histoire. Spécifions que notre intention n'est pas de rabattre ces deux démarches l'une sur l'autre, mais bien de considérer la manière dont elles peuvent contribuer à s'éclairer et à se réinventer l'une l'autre.

---

<sup>3</sup> C'est également une telle critique que la conception benjaminienne de l'histoire tente de poursuivre. Par exemple, Benjamin écrit que la social-démocratie « a été guidée par une conception du progrès qui ne s'attachait pas au réel, mais émettait [sic] une prétention dogmatique [...] L'idée d'un progrès de l'espèce humaine à travers l'histoire est inséparable de celle d'un mouvement dans un temps homogène et vide. La critique de cette dernière idée doit servir de fondement à la critique de l'idée de progrès en général » (2000, p. 438-439).

Avant de procéder aux deux reconstructions historico-théoriques qui sont l'objet de cet article et afin de bien en situer le contexte et les prémisses, quelques remarques liminaires sur l'histoire et l'historiographie des études en communication ainsi que sur la théorie critique d'Horkheimer s'imposent.

### **Remarques liminaires sur l'histoire des études en communication et la théorie critique**

Contrairement aux sciences exactes et à la plupart des sciences humaines, les études en communication ont longtemps hésité à s'interroger sur leur propre histoire. Encore aujourd'hui, pour une écrasante majorité de chercheurs, de professeurs et d'étudiants, l'histoire des études en communication se résume à un progrès constant qui va des théories spéculatives, européennes et « critiques » de l'entre-deux-guerres, alors qu'on croyait à un effet puissant des médias, à une compréhension de plus en plus sophistiquée de ces effets basée sur un nombre grandissant de recherches empiriques. Cette histoire des progrès constants effectués par une série de « grands hommes » ayant construit le champ d'études est le plus souvent évoquée afin de situer les développements contemporains du champ vis-à-vis de la tradition, contribuant ainsi au récit du long progrès des études en communication.

Ce récit, qui est un véritable canon disciplinaire, s'est largement imposé depuis les années 1960, dans un contexte où l'institutionnalisation rapide du champ d'études nécessitait ce qu'Hobsbawm (1995) appelle « l'invention de la tradition ». Ce récit, qui s'est imposé dans de nombreuses revues de littérature et manuels d'introduction, conjugue en fait deux trames narratives complémentaires ayant des origines distinctes (Pooley, 2008). D'une part, ce récit reprend le célèbre narratif historique de *Personal Influence* (Katz et Lazarsfeld, 1955) opposant les démarches empiriques et la sociologie des médias aux approches naïves de l'avant-guerre<sup>4</sup>. D'autre part, il incorpore le narratif des « pères fondateurs » de la communication – Kurt Lewin, Carl Hovland, Harold Lasswell et Paul Lazarsfeld auraient « inventé » les études en

---

<sup>4</sup> À propos des origines et des enjeux de ce récit, voir l'analyse de Pooley (2006).

communication – d’abord élaboré par Berelson (1959) et ensuite popularisé par Schramm (1963).

C’est à la fin des années 1980 que s’est constituée une historiographie des études en communication rejetant le récit canonique des origines du champ. Pooley (2008) attribue rétrospectivement à six chercheurs (Christopher Simpson, Timothy Glander, Rohan Samarajiva, Brett Gary, William J. Buxton et J. Michael Sproule) l’élaboration d’une « nouvelle histoire » réflexive et critique des études en communication. Ces chercheurs, dont les travaux se démarquent par une importante recherche archivistique, ont notamment dévoilé le rôle structurant de la *Rockefeller Foundation* dans l’invention de ce qui deviendra le paradigme dominant des études en communication (Buxton, 1994 ; Gary, 1999) en plus d’exposer comment l’institutionnalisation des études en communication est largement redevable à la mise sur pied de différents projets de recherche portant sur la guerre psychologique et la propagande durant la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide (Glander, 2000; Simpson, 1994)<sup>5</sup>.

Simpson (1994) décrit par exemple comment une bibliographie annotée préparée pour la *RAND Corporation*, originalement intitulée *International Propaganda and Psychological Warfare*, a finalement été publiée, en 1956, avec pour titre *International Communication and Political Opinion*. À l’époque, les *labels* « communication » et « guerre psychologique » pouvaient ainsi être utilisés invariablement afin de caractériser un vaste ensemble de travaux. L’abandon progressif du *label* « guerre psychologique » au profit de « communication » aurait constitué un effort concerté de « communication » (ou de « guerre psychologique », dans la mesure où il s’agit alors de la même chose) visant l’acceptation sociale des études en « communication ». À l’époque, Leo Bogart écrit que discuter ouvertement de guerre psychologique

---

<sup>5</sup> Horkheimer avait bien compris le rôle important des *Foundations* dans le financement et le développement du savoir, lui qui écrivait déjà, au début des années 1950 : « Observons les gérants de la science, les agents des *Foundations* : leur regard froid, amer ; et l’on apercevra, derrière, les mandants par qui ils sont étroitement tenus. L’union si contradictoire de l’immense pouvoir objectif avec l’incertitude subjective, dans la société d’aujourd’hui, se reflète chez ces gérants, qui haïssent le neuf et l’aventure comme la peste et s’en remettent, même sur le plan scientifique, aux grands congrès. C’est là qu’afflue l’argent des *Foundations*, ainsi va la science » (1993, p. 46).

est l'équivalent de discuter ouvertement de séduction face à la personne que l'on cherche à séduire (cité dans Simpson, 1994). Écrire *communication* plutôt que *guerre psychologique* permettait de brouiller les pistes, et c'est de cette manière que le *label* communication se serait imposé, dans le cadre d'une stratégie de « communication » visant à dissimuler les origines gênantes du champ d'études.

Au cours des dernières années, l'historiographie des études en communication s'est significativement développée, notamment autour de nouveaux lieux institutionnels<sup>6</sup>. Si ce corpus résiste à toute synthétisation rapide, la nouvelle histoire de la communication se distingue notamment par l'accent qu'elle met sur les contextes particuliers dans lesquels les études en communication se sont développées. Plutôt que d'expliquer l'évolution du champ dans une perspective téléologique, c'est-à-dire comme le progrès constant et autonome des études en communication qui contiendraient en quelque sorte en elles-mêmes le potentiel de leurs développements, la nouvelle histoire insiste sur le développement contingent du champ, au carrefour de contextes et d'institutions qui l'ont façonné. Une telle perspective externaliste sur l'histoire du champ tranche radicalement avec les récits internalistes de Katz et Lazarsfeld et de Schramm, lesquels, rappelons-le, sont tributaires du contexte de l'institutionnalisation du champ et des enjeux inhérents à un tel processus (Pooley, 2008 ; Park et Pooley, 2008).

Cette insistance sur une histoire externaliste du champ peut d'emblée paraître hostile à l'histoire des idées, laquelle, dans sa forme caricaturale, impliquerait que le champ d'études contiendrait en lui-même, depuis ses origines, l'ensemble de ses développements futurs<sup>7</sup>. Or, certains chercheurs associés au renouvellement de l'historiographie des études en communication proposent des démarches clairement ancrées dans l'histoire des idées. Par exemple, Peters (1999) propose une riche histoire de l'idée de communication qui embrasse

---

<sup>6</sup> En témoigne entre autres la création récente de la *Communication History Division* au sein de l'*International Communication Association* ainsi que la publication de nombreux ouvrages (Zelizer, 2008 ; Park et Pooley, 2008 ; Simonson, Peck, Craig et Jackson, 2013) et numéros thématiques consacrés à l'histoire de la communication (tels *Hermès* en 2007 et *Medien & Zeit* en 2011).

<sup>7</sup> Voir la critique de l'histoire des idées proposée par Foucault (1969).

Platon et Jésus et discute entre autres de mesmérisme et de spiritualisme. D'une manière semblable, Simonson (2010) propose une histoire de l'idée de *mass communication* qui va de Paul de Tarse à Robert K. Merton, en passant par Walt Whitman et Charles Horton Cooley. De telles histoires des idées, plutôt que d'expliquer l'histoire du champ par le progrès constant de ses concepts et de ses méthodes, font exploser le champ en le repensant depuis l'extérieur. Paul de Tarse n'est pas, ici, à l'origine d'un concept (la communication de masse) qui s'est développé progressivement dans le cours de l'histoire, mais bien, pour reprendre à notre compte les termes de Benjamin, à qui Peters (1999) se réfère afin de qualifier sa propre enquête historique, à l'origine de ce « passé opprimé » qui sert aujourd'hui la revitalisation d'un concept moribond. Ainsi, ce type d'histoire des idées s'apparente bien plus au matérialisme historique de l'École de Francfort et à l'histoire externaliste des nouveaux historiens qu'à l'histoire internaliste des « pères fondateurs ».

Il est donc possible de placer rétrospectivement l'opposition entre histoire internaliste et histoire externaliste chère aux nouveaux historiens au cœur du projet de la théorie critique tel qu'il a été élaboré par Horkheimer dans son essai séminal de 1937, *Théorie traditionnelle et théorie critique*. À propos de la théorie traditionnelle, Horkheimer écrit alors que « la genèse sociale des problèmes, les situations dans lesquelles la science est utilisée, les buts auxquels elle est appliquée, lui apparaissent comme situés en dehors d'elle-même » (1974, p. 80). Il reproche alors à la théorie traditionnelle d'être complètement refermée sur elle-même, d'être (ou de représenter, constituer) une pure schématisation mathématique qui n'admet aucune contradiction (Horkheimer, 1974). Contrairement à la théorie traditionnelle, la théorie critique prend l'institution scientifique pour objet, s'intéresse à la genèse sociale des problèmes ainsi qu'aux contextes d'application des théories, et ce, d'une manière qui n'est pas sans rappeler les nouveaux historiens de la communication.



## Les sources de la théorie critique d’Horkheimer comme démarche historique

Une lecture rapide de *Théorie traditionnelle et théorie critique* pourrait laisser croire que la sociologie est l’ancrage disciplinaire premier d’Horkheimer. Cela est tout à fait conséquent avec l’association d’Horkheimer à la sociologie critique des médias qui a souvent cours en communication et qui n’est pas sans fondement. En effet, la théorie traditionnelle et la théorie critique se présentent d’emblée comme des théories du monde social. Horkheimer (1974) critique les « sociologues généralisant » et leur prétendue neutralité (théorie traditionnelle) et leur oppose en quelque sorte une conception de la sociologie en tant que processus sociologique (théorie critique). Mais bien que la démarche de la théorie critique ressemble de prime abord à la sociologie des sciences, à la sociologie du savoir, ou encore à l’étude des idéologies, qui chacune à leur façon interroge la science ou la théorie dans leurs contextes sociaux particuliers, Horkheimer refuse d’associer la théorie critique à ces démarches, qui, selon lui, « ne s’opposent en effet ni dans leur nature ni de par leurs ambitions à l’entreprise traditionnelle de classification scientifique » (1974, p. 41) et qui témoignent de la division capitaliste du travail intellectuel. Cette mise en abyme de la sociologie, qui se verrait en quelque sorte chargée d’analyser sociologiquement la sociologie, conduit résolument Horkheimer au-delà de cet ancrage disciplinaire, et c’est dans l’histoire qu’il trouvera un ancrage épistémologique à la théorie critique<sup>8</sup>.

Il serait en fait peut-être plus juste de dire que c’est la théorie critique qui qualifie positivement le type de philosophie de l’histoire embrassé par Horkheimer. En effet, la publication de *Théorie traditionnelle et théorie critique* fait suite à un ouvrage important sur la philosophie de l’histoire, *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l’histoire* (1930), lequel « se présente comme une sorte de laboratoire où se révèle la théorie critique in statu nascendi »

---

<sup>8</sup> Dans une discussion avec d’autres membres de l’*Institut für Sozialforschung*, Franz Neumann dit : « Après tout, nous nous distinguons de la sociologie au sens où nous considérons tous les phénomènes comme étant des phénomènes historiques tandis que les Américains ne le font pas. Nous devons souligner que nous ne faisons pas un travail sociologique, mais un travail en sciences sociales et nous devons l’expliquer. La différence est colossale, et c’est ce que nous devons montrer » (cité dans Adorno et Horkheimer, 2013, p. 147).

(Horkheimer, 1970, quatrième de couverture). Dans cet ouvrage, Horkheimer tente d'exposer comment « la réflexion actuelle sur l'histoire est incluse elle aussi à l'intérieur de rapports historiques dont les racines plongent bien avant le présent », et ce, tout en admettant que « les idées qui sont à la base de [sa conception de l'histoire ne sont pas suffisamment développées dans ce livre » (Horkheimer, 1970, p. 9). *A posteriori*, il est possible de lire ce passage comme l'esquisse d'un programme de travail annonçant l'élaboration d'une conception plus personnelle de l'histoire qui se concrétisera dans le projet de la théorie critique, ainsi que l'identification de l'objet privilégié de la théorie critique dans la philosophie bourgeoise de l'histoire (O'Brien, 2013).

Dans son essai, l'objectif d'Horkheimer consiste à critiquer une philosophie bourgeoise de l'histoire qui domine le champ intellectuel depuis près de cinq cents ans. Selon cette conception, l'histoire aurait un sens prédéterminé, comme c'est notamment le cas chez Hegel (la deuxième partie du livre se présente comme un court essai sur la conception hégélienne de l'histoire). La critique d'Horkheimer s'emploie à identifier, dans l'histoire, le déploiement de cette philosophie de l'histoire particulière. Ce faisant, Horkheimer solidarise la démarche critique et historique, dans la mesure où sa propre critique de la philosophie bourgeoise de l'histoire se présente essentiellement comme une histoire de la philosophie bourgeoise de l'histoire qui va de Machiavel et Hobbes jusqu'aux travaux de Giambattista Vico (1668-1744). Une telle démarche n'est pas sans rappeler la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) dans laquelle Marx propose de longues discussions sur l'histoire de l'économie politique et une vive critique des économistes bourgeois (en particulier Ricardo); un ouvrage qui, selon l'aveu même d'Horkheimer (1974), fonde la théorie critique. La *scienza nuova* de l'histoire de Vico apparaît également comme une source d'inspiration capitale d'Horkheimer, pour qui il s'agit d'une « doctrine historico-philosophique d'une immense portée » (1970, p. 127). Pour Vico, l'interprétation historique dérive de l'action humaine qu'elle ne surplombe jamais, de la même manière que

pour Horkheimer, la théorie traditionnelle n'a de sens qu'en ce qu'elle s'inscrit « dans une activité historique concrète » (1974, p. 57)<sup>9</sup>.

Dans cette mesure, l'histoire pratiquée par Horkheimer est critique : contrairement à la philosophie bourgeoise de l'histoire, elle réfléchit constamment à sa propre historicité. Cette sensibilité historique propre à l'histoire distingue celle-ci des sciences humaines et sociales, dont l'institution s'inscrit dans le projet moderne du progrès et de la raison, lequel est lui-même tributaire de la philosophie bourgeoise de l'histoire. Or, la pratique de l'histoire, irréductible à la philosophie bourgeoise de l'histoire, plonge ses racines dans la nuit des temps et précède l'avènement des sciences modernes critiquées par Horkheimer, face auxquelles elle a joué un rôle de repoussoir. Comme l'écrit Paul Veyne, et malgré les prétentions de certains courants qui considèrent l'histoire comme une science, « l'histoire n'a pas de méthode » (1978, p. 9). L'histoire est un « genre » qui fait le récit d'événements réels tout en tentant de les expliquer et, à ce titre, elle n'est « pas scientifique du tout » (p. 68). Refuser de concevoir l'histoire de manière exclusive, comme une discipline scientifique parmi d'autres ou un travail spécialisé, permet de l'articuler au projet de la théorie critique et de qualifier le rapport réflexif à la théorie qu'implique la théorie critique, dont l'ancrage épistémologique est étranger à celui des sciences sociales. Un tel étrangeté est nécessaire au projet critique, puisque « [l]e savant et sa science sont intégrés à l'appareil social, les résultats positifs du travail scientifique sont un facteur d'autoconservation et de reproduction permanente de l'ordre établi, et peu

---

<sup>9</sup> Horkheimer considère néanmoins « bourgeoise » la philosophie de l'histoire de Vico, qui postule l'existence d'un sens de l'histoire qui dépasse les hommes. Mais comme la *scienza nuova* cherche à découvrir les lois de l'histoire, elle pourrait favoriser l'exercice de la raison humaine par la maîtrise de ces lois, ce qui est conforme à la perspective d'Horkheimer (1970). La sympathie d'Horkheimer envers Vico doit également beaucoup à son rejet farouche du cartésianisme qui dominait son époque : « Mais contre Descartes qu'il haïssait, Vico avait déjà reconnu qu'une réflexion partant de l'individu – présumé autonome – ne pouvait être que limitée et superficielle, et, avant tout, nécessairement. *La connaissance que les hommes peuvent acquérir sur eux-mêmes ne se fonde que sur une analyse du procès historique à l'intérieur duquel les hommes agissent, et non sur une simple introspection, comme l'a cru l'idéalisme subjectif à toutes les époques* » (Horkheimer, 1970, p. 118, mon emphase). Sur les rapports entre la *scienza nuova* et la théorie critique, voir Deneen (2000) et Jay (1977).

importe l'interprétation que la science peut élaborer d'elle-même à ce sujet » (Horkheimer, 1974, p. 25).

C'est en outre la connaissance du passé par l'histoire, et plus précisément de l'historicité des normes de conduites, qui permet l'« attitude critique » prônée par Horkheimer (1974), c'est-à-dire une attitude qui prend pour objet la société dans le but de la transformer. Il faut rappeler que ce qui ultimement distingue la théorie traditionnelle de la théorie critique, ce n'est pas leurs objets, mais leurs sujets (Horkheimer, 1974). La théorie critique est celle d'un sujet méfiant – sinon révolutionnaire – qui, plutôt que de travailler au service de la réalité existante, « en dévoile seulement la face cachée » afin de la transformer (Horkheimer, 1974, p. 50). Le recours à l'histoire ne permet pas au penseur critique de s'abstraire de la réalité, ce qui serait contraire à la perspective d'Horkheimer, pour qui l'histoire éclaire la dimension contingente de la réalité et, ce faisant, permet le dévoilement de sa face cachée. Une riche tradition, à laquelle il est possible de rattacher Horkheimer, prête en effet à l'histoire une telle fonction de dévoilement. Foucault (1997) a très bien exposé comment les historiens modernes, de Boulainvilliers à Sieyès, ont inauguré un type d'histoire particulier, la contre-histoire, afin d'explicitier les rapports de force caractéristiques de leur époque, déchiffrant la guerre qui gronde sous la paix. Tandis que les historiens au service du pouvoir royal expliquaient l'histoire depuis le pouvoir royal – le plus infime des gestes du roi donnant rétrospectivement à l'histoire un sens nouveau –, la contre-histoire expose comment le pouvoir royal s'est établi dans la guerre et la défaite et réactive les forces des vaincus dans une réalité contingente, structurée par différents rapports de forces. D'une manière similaire, *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire* cherche à diagnostiquer la montée du Parti national-socialiste, qui a obtenu 18 % aux élections de 1930 et qui reprend à son compte certains des thèmes typiques de la philosophie bourgeoise de l'histoire (le sens de l'histoire, le progrès, etc.) (voir O'Brien, 2013). Cet enjeu n'est toutefois pas explicite dans l'ouvrage, bien qu'Horkheimer (1970) mentionne les implications contemporaines des problèmes historiques abordés dans son livre.

À propos de la philosophie bourgeoise de l'histoire, Horkheimer écrit :

Le *Fatum* ne règne sur les événements humains que dans la mesure où la société n'est pas capable de diriger ses affaires consciemment, dans son propre intérêt. Lorsque la philosophie de l'histoire contient encore l'idée d'un sens de l'histoire, obscur, mais agissant de façon autonome et souveraine (sens que l'on tente de représenter par des schémas, des constructions logiques et des systèmes), il convient de lui opposer qu'il n'y a rien dans le monde de sens et de raison que dans la stricte mesure où les hommes les réalisent en lui (1970, p. 135).

Ce passage est révélateur du rapport complexe et crucial entre théorie critique et histoire. Il implique, en somme, que seule une conception de l'histoire affranchie de l'idée d'un « sens de l'histoire » permet aux hommes de réaliser la raison dans l'histoire. La tâche de la critique est alors d'identifier, dans des formes culturelles diverses, les manifestations d'une telle philosophie de l'histoire et d'historiciser ses différentes manifestations. L'histoire est alors tout à la fois le remède et le poison de la théorie critique qui pose en contraste une histoire aliénée, c'est-à-dire la philosophie bourgeoise de l'histoire, et l'histoire messianique, c'est-à-dire le potentiel révolutionnaire que le critique identifie au sein même de l'histoire aliénée afin de le réactiver. C'est par exemple ce que fait Horkheimer avec la *scienza nuova* de Vico.

### **La nouvelle histoire de la communication comme théorie critique**

En dépit des quelques points de convergence entre la nouvelle histoire et la théorie critique que nous avons préalablement identifiés, il serait périlleux de poser une continuité complète entre la théorie critique et la nouvelle histoire des études en communication. Comme la plupart des nouveaux projets intellectuels, l'histoire de la communication est un projet ouvert dont les agendas sont multiples et dont la cohérence est nécessairement limitée. Dans un premier temps, notre reconstruction de la nouvelle histoire de la communication par la théorie critique explorera quelques-uns des principaux

points de friction entre les deux projets en convoquant ce qui, dans la théorie critique, est chargé d'« à-présent ». Dans un deuxième temps, notre reconstruction prendra la forme d'une série de principes généraux qui pourraient guider des recherches sur l'histoire de la communication poursuivant le projet de la théorie critique.

Le récit sur les origines du champ qui s'est imposé jusqu'ici en communication est complètement soluble dans la philosophie bourgeoise de l'histoire et la première tâche de l'historien critique est certainement d'identifier cette tare et d'en interroger les fonctions. Si bon nombre d'historiens du champ ont dévoilé les fonctions de légitimation de ce récit et la conception de l'histoire qui la sous-tend<sup>10</sup>, aucun ne considère ce récit dans le cadre plus général de la philosophie bourgeoise de l'histoire. Ce faisant, l'histoire des études en communication demeure largement un projet spécialisé dont les critiques spécifiques entrent peu en résonance avec d'autres objets abordés par la théorie critique, et cela même dans le champ des études en communication, où de riches traditions critiques sont établies depuis longtemps. Cela s'explique notamment par le développement rapide des études portant sur l'histoire du champ au sein même des études en communication, où l'histoire du champ constitue en quelque sorte un sous-champ naissant de la communication. Tandis que les nouveaux historiens de la fin des années 1980 provenaient de champs divers et ne s'identifiaient pas complètement aux études en communication, l'institutionnalisation actuelle des études portant sur l'histoire de la communication implique nécessairement des enjeux de légitimation disciplinaire, lesquels sont souvent ignorés par les historiens. Pour le dire autrement, tandis que les nouveaux historiens considèrent les anciennes historiographies comme du matériel voué à l'élaboration politique, leur propre intervention est souvent présentée comme une intervention dépolitisée, certains

---

<sup>10</sup> Par exemple, Carey écrit : « *The narrative that emerges serves ultimately a variety of purposes: principally to focus, justify, and legitimate a 20th-century invention, the mass media, and to give direction and intellectual status to professional teaching and research concerning these same institutions. But it is hardly an innocent history, for it was invented for political reasons: to cast loyalties, resolve disputes, guide public policy, confuse opposition, and legitimate institutions; in short, the history that emerged was a minor episode in the social-political and ideological struggles of the 20th century* » (1996, p. 21-22).

n'hésitant pas à opposer histoire et politique (Jansen, 2008). Bref, le spectre de l'historicisme critiqué par Benjamin rôde parmi les historiens de la communication <sup>11</sup>, tout comme ceux du spécialiste et du sociologue généralisant.

L'insistance actuelle mise sur la recherche archivistique, qui serait centrale à la nouvelle histoire (Pooley et Park, 2008), témoigne bien de cette tentation historiciste post-politique de composer l'image éternelle du passé. L'historiographie actuelle est souvent critique envers ceux qui ont volontairement cherché à mobiliser les forces du passé afin d'agir sur le présent. Par exemple, certains reprochent à James Carey, qui est très certainement un des historiens les plus benjaminiens du champ, d'avoir « redécouvert » une École de Chicago spécifique, soit celle qui servait bien sa propre conception rituelle de la communication, et, ce faisant, d'avoir négligé la recherche archivistique (Jansen, 2008). Si ces critiques peuvent parfois servir à identifier de profondes erreurs d'interprétation historique (ce n'est pas le cas de Carey, voir Trudel, 2012), une telle régression de l'histoire aux faits, en plus d'évoquer la sociologie empirique critiquée par Horkheimer (1993), rappelle essentiellement les historiographies positivistes prémarxistes du XIX<sup>e</sup> siècle, qui, sous l'influence des travaux de Leopold von Ranke (1795-1886), cherchaient à se modeler sur les sciences naturelles de l'époque afin d'établir des faits (Hobsbawm, 2008).

À l'encontre de la régression historiciste – et conséquemment avec la pratique de l'histoire matérialiste –, rappelons cette observation d'Horkheimer :

Dans le caractère obtus du spécialiste, l'ordre dominant est chaque fois affirmé. La pensée s'active dans la limite de la discipline et n'ose pas toucher à la totalité. Une bonne volonté de ce genre se réjouit lorsqu'elle a réussi à accomplir une tâche et demeure dans

---

<sup>11</sup> Certains tentent de renouveler l'historicisme à partir des nombreuses critiques dont il a fait l'objet. Pooley et Park (2008) proposent ainsi un « *qualified historicism* » qui tenterait de reconstituer les contextes propres aux objets historiques étudiés tout en admettant qu'il s'agit d'un effort qui s'inscrit lui-même dans un contexte particulier.

l'obscurité pour ce qui concerne la question de savoir quelles conditions son succès va promouvoir. Elle ne reconnaît donc pas si elle est bonne ou mauvaise volonté. Puisqu'elle a fait quelque chose de bien, elle laisse tomber le reste. Elle commet l'erreur inverse du rebelle qui déduit d'une seule injustice la vilenie du tout. Mais les deux erreurs ne sont pas également fausses. Déduire de l'existence d'un seul mal la mauvaise constitution du monde est logiquement permis; déduire de ses qualités sa bonté est en revanche une bévue (Horkheimer, 1993, p. 239).

Qualifiée positivement et pratiquement, une nouvelle histoire des études en communication informée par la théorie critique devrait minimalement tenter de mettre en œuvre les trois orientations suivantes, qui sont interdépendantes :

1) *Une histoire écrite au présent.* Pour l'historien matérialiste, ce sont toujours des situations actuelles, des problèmes concrets auxquels il tente d'échapper, qui motivent en premier lieu la recherche historique, laquelle s'effectue nécessairement depuis une position historico-politique particulière. Comme l'écrit Benjamin, « [f]aire œuvre d'historien ne signifie pas savoir "comment les choses se sont réellement passées." Cela signifie s'emparer d'un souvenir, *tel qu'il surgit à l'instant du danger* » (2000, p. 43). Ainsi, la position sociale historique et les motivations de l'historien – les coordonnées de l'instant du danger qui informe son enquête) – doivent être minimalement explicitées, dans la mesure où cela est conséquent avec les objectifs critiques qu'il poursuit. Déterminés par leurs conditions spécifiques d'élaboration, tous les objets historiques sont potentiellement « nouveaux » et peuvent être redécouverts afin de faire éclater le continuum de l'histoire. Par exemple, les historiographies féministes du champ et l'histoire oubliée de certaines de ses pionnières font aujourd'hui l'objet d'une attention nouvelle (Rakow, 2008 ; McCormack et Simonson, 2009) et permettent notamment de réfléchir à des inégalités et à des formes de précarité qui sont aujourd'hui au cœur du champ d'études. Il est également possible de revisiter des objets historiques qui semblent *a priori* épuisés afin de les redécouvrir dans le cadre d'un projet contemporain. Par exemple, les travaux de Walter Lippmann sont aujourd'hui redécouverts dans



une perspective nouvelle afin de reconstruire une théorie pragmatiste-critique de la communication (Russill, 2008; Tell, 2013; Jansen, 2013). Cet ancrage temporel de la recherche historique implique également que le choix de l'objet historique à reconstruire est crucial. Cet objet doit être pertinent, c'est-à-dire chargé d'« à-présent », capable de trouver un écho en dehors de lui-même et, en ce sens, être à la fois particulier et universel (Jay, 1977; Benjamin, 2000).

2) *Une histoire non causale.* Ou à tout le moins une histoire qui évite la succession simpliste des causes et des effets. L'histoire, du point de vue de l'École de Francfort, n'est pas une succession de causes et d'effets, ce qui évoque la philosophie bourgeoise de l'histoire. La critique d'Horkheimer (1970) à l'endroit de Machiavel est sans équivoque : les hommes ne sont pas tous pareils dans le temps, il n'y a pas de nature humaine universelle qui puisse être considérée comme une « cause » des phénomènes humains. Une des leçons fondamentales du marxisme consiste d'ailleurs à affirmer que les « instincts » sont déterminés historiquement par des rapports de classe et de production qui n'ont rien de simple et ne constituent pas une « cause » (Hobsbawm, 2008). Une des manières d'éviter les explications causales consiste à identifier l'émergence de seuils historiques particuliers ou de problématiques particulières, lesquels doivent être qualifiés positivement, dans toute leur complexité. C'est par exemple ce que fait Trudel (2013) en exposant comment, dans le travail de Lippmann, prend positivement forme un nouveau problème, celui des relations entre transformations de la communication, mutations de la guerre et conceptions du public. Peters propose quant à lui une histoire non causale du problème moderne de la communication qui constitue simultanément

*a critique of the dream of communication as the mutual communion of souls, a genealogy of sources and scenes of the pervasive sense that communication is always breaking down, and a reclamation of a way of thinking that avoids both the moral privilege of dialogue and the pathos of breakdown (1999, p. 1).*

3) *Une histoire externaliste.* L'orientation externaliste privilégiée par la nouvelle histoire des études en communication fait certainement écho à la critique de la philosophie bourgeoise de l'histoire d'Horkheimer. D'une part, cette orientation implique que le savoir s'inscrit dans un contexte, sur lequel il est nécessaire d'insister. Ainsi, dans *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Horkheimer écrit :

Le fait qu'une découverte provoque la refonte d'opinions établies ne s'explique jamais exclusivement par des considérations de pure logique, en termes plus précis parce qu'elle contredit certaines parties des conceptions communément admises. Il est toujours possible d'échafauder des hypothèses de secours qui permettraient d'éviter de modifier la théorie dans son ensemble. Le fait que pourtant des opinions nouvelles parviennent à s'imposer s'inscrit toujours dans le contexte d'une situation historique concrète, même si le savant n'est personnellement déterminé que par des motivations scientifiques. La théorie moderne de la connaissance ne nie pas cela, encore qu'elle pense moins aux données sociologiques de la situation qu'au génie ou bien au hasard, lorsqu'elle examine les facteurs déterminants de nature extra-scientifique (1974, p. 23).

Or, contrairement à l'historicisme, le matérialisme historique tente non seulement de décrire les contextes historiques spécifiques dans lesquels le savoir s'élabore, mais également de réfléchir, à travers l'enquête historique, au contexte contemporain dans lequel celle-ci s'élabore. Ce court-circuit des contextes prend la forme d'une réflexion dialectique constante qui, en évitant la réduction simple d'un savoir à son contexte (ou à ses « causes »), se distingue radicalement de l'historicisme.

D'autre part, une orientation externaliste implique que l'historien matérialiste identifie des problèmes, des auteurs ou des institutions, qui ne sont pas *a priori* propres à l'objet historique « études en communication ». Pour le dire autrement, les champs « histoire de la communication » ou « histoire des études en communication » sont radicalement indéterminés. On pourrait en

effet y inclure à peu près n'importe quoi, des traités rhétoriques de Farabi en passant par la découverte de l'ADN. Il appartient ainsi à l'historien de construire ce champ en y posant de nouvelles déterminations, comme l'ont fait Simpson (1994) et Glander (2000) en liant le développement de la communication aux exigences de la guerre psychologique, ou Carey (1989) en inventant la tradition de l'École de Chicago. C'est également ce que permet l'histoire des idées pratiquée par Peters (1999) et Simonson (2010), laquelle fait éclater le champ des études en communication dans de nouveaux lieux et dans de nouvelles périodes historiques.

### **Conclusion**

Les deux entreprises de reconstruction historico-théoriques qui sont l'objet de cet article sont évidemment embryonnaires et constituent des explorations à poursuivre. L'histoire de la théorie critique est ici esquissée de manière partielle et ne met pas suffisamment l'accent sur le contexte historique de son élaboration. Elle néglige également les riches problématisations de l'histoire et de la philosophie de l'histoire qui sont proposées par d'autres auteurs de la nébuleuse École de Francfort, lesquelles seraient susceptibles de contribuer aux deux entreprises poursuivies dans cet article. C'est, entre autres, le cas des travaux de Siegfried Kracauer, qui ont récemment été au cœur de la réflexion sur l'écriture de l'histoire (Acland, 2007)<sup>12</sup>.

Il serait également pertinent d'examiner comment les historiographies des autres sciences sociales ont adopté des perspectives héritées du matérialisme historique de Marx. Néanmoins, en proposant de refonder l'historiographie du champ à partir de la théorie critique, un des enjeux de ces reconstructions théoriques est celui de réfléchir (l'histoire de) la communication depuis une perspective communicationnelle (la théorie critique), tout comme Horkheimer proposait de réfléchir sociologiquement la sociologie. Ce projet devrait être davantage réfléchi en conjonction avec d'autres tentatives de fonder

---

<sup>12</sup> Une liste partielle de ces contributions inclut par exemple des titres tels *L'histoire des avant-dernières choses* (Kracauer, 2006) ou *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* (Habermas, 1993).

l'historiographie du champ depuis une perspective communicationnelle, notamment avec les propositions de Robinson (1996), qui vise à fonder l'historiographie du champ dans la sociologie de Merton, et de Peters (2008), qui suggère plutôt le secours d'Innis et de Benjamin.

En ce qui concerne le problème général de la « crise » et du « renouvellement » de la critique, les pistes qui sont ici proposées sont évidemment condamnées à mourir dans la guerre du temps. Le germe révolutionnaire qu'elles tentent de semer est celui de l'histoire. Non seulement de l'histoire du champ d'études, mais également de l'histoire au sein du champ d'études, dont l'orientation dominante, l'étude sur les effets des médias, est implicitement synchronique. Considérant la solidarité profonde de l'histoire et de la critique, il n'est guère surprenant que la critique se cherche en communication.

## RÉFÉRENCES

Acland, C. R. (2007). Introduction. Dans C. R. Acland (dir.), *Residual Media* (xiii-xxvii). Minneapolis, MN : University of Minnesota Press.

Adorno, T. et Horkheimer, M. (2013). *Le laboratoire de la Dialectique de la raison. Discussions, notes et fragments inédits*. Montréal, Québec : Presses de l'Université de Montréal/Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Benjamin, W. (2000 [1942]). Sur le concept d'histoire. Dans *Œuvres III* (p. 427-443). Paris, France : Gallimard.

Berelson, B. (1959). The State of Communication Research. *Public Opinion Quarterly*, 23(1), 1-17.

Buxton, W. (1994). From Radio Research to Communications Intelligence: Rockefeller Philanthropy, Communications Specialists, and the American Policy Community. Dans S. Brooks et A-G. Gagnon (dir.), *The Political Influence of Ideas. Policy Communities and the Social Sciences* (p. 187-209). Westport, CT : Greenwood.

Carey, J. (1989). *Communication as Culture*. New York, NY : Routledge.

Carey, J. (1996). The Chicago School and Mass Communication Research. Dans E. Dennis et E. Wartella (dir.), *American Communication Research – The Remembered History* (p. 21-38). Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.

Debord, G. (2006). *Œuvres*. Paris, France : Quarto.

Deneen, P. J. (2000). *The Odyssey of Political Theory: The Politics of Departure and Return*. Lanham, MD : Rowman & Littlefield.

Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris, France : Gallimard.

- Foucault, M. (1997). *Il faut défendre la société*. Paris, France : Gallimard/Seuil.
- Gary, B. (1999). *The Nervous Liberals: Propaganda Anxieties from World War I to the Cold War*. New York, NY : Columbia University Press.
- Glander, T. (2000). *Origins of Mass Communications Research during the American Cold War*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.
- Habermas, J. (1993 [1962]). *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris, France : Payot.
- Hobsbawm, E. (1995). Inventer des traditions. *Enquête*, 2, 171-189.
- Hobsbawm, E. (2008). *Marx et l'histoire*. Paris, France : Demopolis.
- Horkheimer, M. (1970 [1930]). *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire*. Paris, France : Payot.
- Horkheimer, M. (1974 [1937]). *Théorie traditionnelle et théorie critique* (X<sup>e</sup> éd.). Paris, France : Gallimard.
- Horkheimer, M. (1993). *Notes critiques (1949-1969) : sur le temps présent*. Paris, France : Payot.
- Jansen, S. C. (2008). Walter Lippmann, Straw Man of Communication Research. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research* (p. 71-112). New York, NY : Peter Lang.
- Jansen, S. C. (2013). *Walter Lippmann. A Critical Introduction to Media and Communication Theory*. New York, NY : Peter Lang.
- Jay, M. (1977). *L'imagination dialectique. Histoire de l'École de Francfort et de l'Institut de recherches sociales (1923-1950)*. Paris, France : Payot.

Katz, E. et Lazarsfeld, P. (1955). *Personal Influence: The Part Played by the People in the Flow of Mass Communications*. Glencoe, IL : Free Press.

Kracauer, S. (2006 [1969]). *L'histoire des avant-dernières choses*. Paris, France : Stock.

Latour, B. (2004). Why Has Critique Run out of Steam? From Matters of Fact to Matters of Concern. *Critical Inquiry*, 30, 225-248.

Marx, K. (1851). *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Repéré à [http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx\\_karl/18\\_brumaine\\_louis\\_bonaparte/18\\_brumaine\\_louis\\_bonaparte.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/18_brumaine_louis_bonaparte/18_brumaine_louis_bonaparte.pdf)

Marx, K. (1859). *Contribution à la critique de l'économie politique*. Repéré à [http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx\\_karl/contribution\\_critique\\_eco\\_pol/critique\\_eco\\_pol.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/contribution_critique_eco_pol/critique_eco_pol.pdf)

McCormack, N. et Simonson, P. (2009). *Out of the Question: Women, Media, and the Art of Inquiry*. Repéré à <http://www.outofthequestion.org/Download-Documentary.aspx>

O'Brien, J. E. (2013). *Critical Practice from Voltaire to Foucault, Eagleton and Beyond*. Leiden, Pays-Bas : Brill.

Park, D. W. et Pooley, J. (dir.) (2008). *The History of Media and Communication Research*. New York, NY : Peter Lang.

Peters, J. D. (1999). *Speaking into the Air: A History of the Idea of Communication*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

Peters, J. D. (2008). History as a Communication Problem. Dans B. Zelizer (dir.), *Explorations in Communication and History* (p. 19-34). Londres/New York, Royaume-Uni/NY : Routledge.

Pooley, J. (2006). Fifteen Pages that Shook the Field: Personal Influence, Edward Shils, and the Remembered History of Communication Research. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 608(1), 130-156.

Pooley, J. (2008). The New History of Mass Communication Research. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research* (p. 43-69). New York, NY : Peter Lang.

Pooley, J. et Park, D. W. (2008). Introduction. Dans D. W. Park, et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research* (p. 1-15). New York, NY : Peter Lang.

Rakow, L. F. (2008). Feminist Historiography and the Field: Writing New Histories. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research* (p. 113-139). New York, NY : Peter Lang.

Robinson, G. J. (1996). Constructing a Historiography for North American Communication Studies. Dans E. Dennis et E. Wartella (dir.), *American Communication Research – The Remembered History* (p. 157-168). Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.

Russill, C. (2008). Through a Public Darkly: Reconstructing Pragmatist Perspective in Communication Theory. *Communication Theory*, 18(4), 478-504.

Schramm, W. (1963). Communication Research in the United States. Dans W. Schramm (dir.), *The Science of Human Communication* (p. 1-16). New York, NY : Basic Books.

Simonson, P. (2010). *Refiguring Mass Communication. A History*. Urbana, Chicago/Springfield, IL : University of Illinois Press.

Simonson, P., Peck, J., Craig, R. T. et Jackson, J. P. (2013). *The Handbook of Communication History*. New York, NY : Routledge.



Simpson, C. (1994). *Science of Coercion. Communication Research and Psychological Warfare 1945-1960*. New York/Oxford, NY/Royaume-Uni : Oxford University Press.

Tell, D. (2013). Reinventing Walter Lippmann: Communication and Cultural Studies. *The Review of Communication*, 13(2), 108-126.

Trudel, D. (2012). Quelle nouvelle histoire pour la recherche en communication? *Communication*, 29(2), doi : 10.4000/communication.2719

Trudel, D. (2013). *Guerre, communication, public : Walter Lippmann et l'émergence d'un problème* (Thèse de doctorat). Université de Montréal.

Veyne, P. (1978). *Comment on écrit l'histoire* suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*. Paris, France : Seuil.

Weizman, E. (2006). *Hollow Land*. New York, NY : Verso.

Zelizer, B. (2008). *Explorations in Communication and History*. Londres/New York, Royaume-Uni/NY : Routledge.